

Les modalités de l'exploitation capitaliste. (1)

« La situation de la classe ouvrière est la base réelle d'où sont issus tous les mouvements sociaux actuels parce qu'elle est en même temps la pointe extrême et la manifestation la plus visible de la misérable situation sociale actuelle. Les communistes ouvriers français et allemands en sont le résultat direct, le fouriérisme, le socialisme anglais ainsi que le communisme de la bourgeoisie allemande cultivée, le résultat indirect. La connaissance des conditions de vie du prolétariat est une nécessité absolue si l'on veut un fondement solide aux théories socialistes aussi bien qu'aux jugements sur leur légitimité, mettre un terme à toutes les divagations et affabulations fantastiques pro et contra. »

(Engels - Préface du 15.3.1845 à « La situation de la classe ouvrière en Angleterre », E.S. p.31)

"J'ai de même utilisé constamment comme synonymes les expressions : "ouvriers" (working men) et prolétaires, classe ouvrière, classe indigente et prolétariat." (Id. p.33)

Une inépuisable soif de survaleur anime le mouvement du capital et détermine chaque acte capitaliste. L'action classiste du prolétariat, quelque soit son terrain, ne peut pas en faire abstraction. La bataille pour la réduction de la journée de travail, vieille de plusieurs siècles, illustre efficacement les deux aspects décisifs de la réalité du mode de production capitaliste (MPC) : maximisation de l'exploitation par le capital et lutte prolétarienne pour l'abolition du travail salarié constituant la base matérielle de l'exploitation. Le déroulement historique de cette bataille est prévu et décrit avec précision par le programme communiste, notamment dans le premier livre du Capital. Fidèles à la tâche de ne rien changer ou ajouter, nous suivons dans cette étude la trame que Marx lui-même a parcourue.

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR ABSOLUE:

LA JOURNÉE DE TRAVAIL.

Le huitième chapitre de la troisième section - "La survaleur absolue" - du premier Livre s'appelle de façon significative : " La journée de travail". La clé de voûte de toute la structure réside dans l'affirmation :

"Le capitaliste se réclame de son droit d'acheteur quand il cherche à rendre la journée de travail aussi longue que possible et à faire deux journées de travail en une seule. D'un autre côté, la nature spécifique de la marchandise vendue implique une limitation de sa consommation par l'acheteur, et le travailleur se réclame de son droit de vendeur quand il veut limiter la journée de travail à une grandeur normale déterminée. Il y a donc ici une antinomie, droit contre droit, l'un et l'autre portant le sceau de la loi de l'échange marchand. Entre des droits égaux, c'est la violence qui tranche. Et c'est ainsi que dans l'histoire de la production capitaliste, la réglementation de la journée de travail se présente comme la lutte pour les limites de la journée de travail. Lutte qui oppose le capitaliste global, c'est-à-dire la classe des capitalistes, et le travailleur global, ou la classe ouvrière."

(Marx - "Le Capital" Livre I, E.S. p.261).

"Les variations de la journée de travail évoluent donc au sein de limites physiques et sociales..."

La limite physique signifie que

"Un homme ne peut dépenser pendant une journée naturelle de 24 heures qu'un quantum déterminé de force vitale."

La limite morale (ou sociale) est due au fait que

"il faut du temps au travailleur pour satisfaire des besoins intellectuels et sociaux dont la portée et le nombre sont déterminés par l'état général de civilisation."

(Id. pp.258-259).

La tendance du capitaliste à la fringale de surtravail se manifestant dans son désir effréné de prolonger immodérément la journée de travail est une particularité du MPC. En effet

"... dans l'Antiquité, le surtravail prend des allures atroces là où il s'agit d'obtenir la valeur d'échange sous sa figure monétaire autonome, dans la production d'or et d'argent. La forme officielle du surtravail est ici le travail forcé jusqu'à ce que mort s'en suive." (Id. p.262)

N'en déplaise aux apologistes de la bourgeoisie, c'est le capital qui généralise le travail forcé sous forme de travail salarié, fondement de la société bourgeoise. Le temps de travail nécessaire pour la reconstitution de la marchandise force de travail supposé constant, la prolongation du temps de travail constitue la survaleur absolue. Inévitablement, la prolongation, au delà des limites physiques et sociales,

de la journée de travail, provoque par réaction de la société civile son dosage afin de limiter l'épuisement précoce de la force de travail disponible.

"Si l'on fait abstraction d'un mouvement ouvrier dont la montée se fait chaque jour plus menaçante, cette limitation du travail de fabrique est dictée par la même nécessité que celle qui répandait le guano sur les champs d'Angleterre. La même cupidité aveugle qui dans un cas avait épuisé la terre avait dans l'autre atteint à sa racine la force vitale de la nation." (Id. p.267)

Toutes les lois réglementant et limitant la journée de travail sont, donc, des expressions négatives de la même voracité capitaliste ; ce sont des constatations légales d'un rapport de force sociale et de la "sauvegarde" capitaliste de l'énergie vitale de la nation : la classe exploitée. Même les crises au cours desquelles

« ... la production est interrompue et où on ne travaille qu' « à temps partiel » ; que durant quelques jours de la semaine, ne changent évidemment rien à cette tendance qui pousse à prolonger la journée de travail. Moins il se fait d'affaires, plus le gain réalisé sur les affaires qui sont faites doit être important. Moins on peut travailler de temps et plus il faut travailler de temps de surtravail" (Id. p.269)

Aucun moment du MPC ne favorise l'atténuation de l'exploitation, et même si la production de marchandises baisse, la soif de survaleur ne diminue pas pour autant puisque la pression reste inchangée pour une extorsion croissante de survaleur absolue. Pour le capital l'ouvrier n'est rien d'autre que du temps de travail personnifié dont le temps disponible est du temps de travail. Même lorsque le capital doit se soumettre aux obstacles sociaux et physiques à la prolongation de la journée de travail, il essaie de les dépasser en permanence. C'est grâce en particulier aux systèmes des relais qu'il dépasse les limites de la journée naturelle (12 heures) jusqu'au cœur de la nuit. Soulignons, en passant, que le travail nocturne se développe à Londres seulement en 1824 et qu'il s'agit donc d'une aggravation des conditions de vie de l'espèce à mettre entièrement sur le compte du MPC. L'avidité dans l'usage de la force de travail provoque inévitablement la diminution de sa durée. La prolongation de la journée de travail implique le dépérissement et l'extinction de la force de travail elle-même. La production capitaliste "rallonge" le temps de production de l'ouvrier - dans un temps donné - à travers la diminution du temps que celui-ci a à vivre.

"Or dans la valeur de la force de travail est incluse la valeur des marchandises requises pour la reproduction du travailleur ou la perpétuation de la classe ouvrière. Si donc la prolongation contre nature de la journée du travail, à laquelle le capital tend nécessairement dans sa pulsion effrénée d'autovalorisation, raccourcit la vie de chaque travailleur en particulier, et par là-même réduit la durée de sa force de travail, il faut remplacer plus rapidement celles qui sont usées, donc faire entrer de plus grands frais d'usure dans la reproduction de la force de travail, tout comme la part de valeur d'une machine qui doit être reproduite chaque jour, est d'autant plus grande qu'elle s'use plus vite. Il semble donc que dans son propre intérêt le capital soit astreint à établir une journée de travail normale." (Id. p.297)

"Le capital n'a donc aucun scrupule s'agissant de la santé et de l'espérance de vie de l'ouvrier, s'il n'y est pas contraint par la société." (Id. p.301).

Le coût de reproduction de la marchandise force de travail diminue relativement si elle s'use dans un laps de temps plus grand. Cette cause, unie à la lutte "de la société" pour la réduction de la journée de travail, a produit la "concession" capitaliste de la journée de 12, 10, 8 et prochainement 7 heures. S'y ajoutent aussi des raisons contingentes comme celle indiquée par Marx dans l'additif à la note 114 de la page 302 : *"Le prix élevé du coton, à une époque d'activité fébrile avait incité les propriétaires des tissages de Blackburn à réduire d'un commun accord le temps de travail dans les fabriques pendant une période déterminée dont le terme était échu aux environs de la fin novembre (1871). Pendant ce temps, les fabricants plus riches, ceux qui font à la fois de la filature et du tissage, mirent à profit le ralentissement de la production pour étendre leurs propres affaires et faire de gros profits au dépens des petits fabricants. Ces derniers, dans leur malheur, se tournèrent alors vers les ouvriers de fabrique, les incitèrent à mener sérieusement l'agitation pour la journée de 9 heures et leur promirent à cette fin leur participation financière !"*

Le capital oppose à l'inéluctable réduction de la journée de travail des mécanismes tendant à l'atténuer :

* une réduction générale des salaires en proportion encourageant le travail en heures supplémentaires et la dérogation à la limite légale de la journée de travail

* le développement du travail de nuit

* la réduction des pauses-repas

* l'utilisation du système de relais mettant l'ouvrier à la disposition du capital pendant une journée de travail d'environ 15 heures, par des déplacements continus, des pauses (contrainte à la paresse) et des rappels au travail. L'annualité de l'horaire de travail n'est rien d'autre qu'une réédition moderne du vieux système à relais. Dans le lointain 1850, après une grande agitation ouvrière, l'Acte sur les fabriques complémentaire du 5 Août

« ... mettait fin une fois pour toutes à la pratique du système de relais." (Id. p.328)

Vous étiez optimiste, Docteur Marx !

Sans anticiper sur la suite du développement, on peut déduire ce qui suit des faits historiques, simplement mis bout à bout. Premièrement : c'est dans les industries qui ont été les premières révolutionnées par l'eau, la vapeur et la machinerie, dans ces premières créations du mode de production moderne que sont les filatures du coton, de la laine, du lin et de la soie, que s'est d'abord satisfaite la pulsion du capital à prolonger sans mesure ni scrupule la journée de travail. C'est la transformation du mode de production dans son aspect matériel, et la transformation correspondante des rapports sociaux chez les producteurs, qui a d'abord engendré ces débordements démesurés, puis provoqué par contrecoup, ce contrôle social qui limite réglemente et unifie légalement la journée de travail et ses pauses (...), deuxièmement: "(...) La création d'une journée de travail normale est donc le résultat d'une longue et âpre guerre civile plus ou moins larvée entre la classe capitaliste et la classe ouvrière" (Id. pp.333- 334-335)

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR ABSOLUE:

TAUX ET MASSE DE SURVALEUR.

Après le huitième chapitre, Marx "quitte" la journée de travail pour introduire, dans le neuvième chapitre, les notions de taux et de masse de survaleur nécessaires pour la compréhension de la production de la survaleur relative et de ses liens avec la survaleur absolue - sujet de la quatrième et cinquième section - . Le taux de survaleur est l'expression en valeur du degré d'exploitation obtenu par le rapport entre le surtravail et le travail nécessaire pour la reproduction de la force de travail. En d'autres termes, le taux de survaleur - dans une usine et à un moment donnés - est représenté par la fraction : survaleur moyenne par ouvrier multipliée par le nombre des ouvriers sur capital variable (expression en argent de la valeur de toutes les forces de travail que le capitaliste emploie simultanément. La masse de la survaleur n'est donc rien d'autre que le numérateur du taux de survaleur.

De la même manière, si l'on se réfère au degré d'exploitation, la masse de la survaleur - dans une usine et à un moment donnés - est égale à la valeur d'une force de travail individuelle multipliée par le nombre des ouvriers employés et par le degré d'exploitation. Si enfin, on connaît le taux de survaleur pour une force de travail individuelle, il suffira de le multiplier par le capital variable total pour obtenir la masse de la survaleur.

Trois lois émergent de l'enquête sur les relations entre taux et masse :

1ère loi - *la masse de survaleur produite est égale à la grandeur du capital variable avancé multiplié par le taux de survaleur, ou encore, elle est déterminée par le rapport composé du nombre de forces de travail exploitées simultanément par le même capitaliste au degré d'exploitation de la force de travail individuelle.*

2ème loi - *la limite absolue de la journée de travail moyenne, toujours inférieure par nature à 24 heures, constitue une borne absolue pour le remplacement d'un capital variable amoindri par un taux accentué de survaleur, ou d'un nombre de travailleurs exploités en diminution par un degré d'exploitation plus élevé de la force de travail.* (Id. pp.340-342).

La très importante deuxième loi est illustrée par un exemple qui vaut la peine d'être reproduit : en supposant une journée de travail de 12 heures par ouvrier, à intensité égale, et que 24 ouvriers employés donnent 1 heure de survaleur chacun pour chaque journée de travail, on aura une masse de survaleur égale à 1 heure x 24 ouvriers, c'est-à-dire 24 heures de survaleur journalière. Si l'on considère le cas de 2 ouvriers pour une journée de travail de 12 heures, même en réduisant au minimum le travail nécessaire,

ils ne pourront jamais fournir 24 heures de survaleur par jour. Le simple cas évoqué par Marx est un instrument de démolition de toutes les idéologies successives clamant l'abolition du travail salarié par l'automation dans le cadre du MPC. Seule l'abolition de la valeur et de la survaleur permettra à l'homme de se libérer de la "nécessité" d'effectuer un surtravail croissant, en forme de valeur, pour assurer la reproduction du capitalisme.

3ème loi - si l'on suppose donnés le taux de survaleur, ou le degré d'exploitation de la force de travail, et la valeur de la force de travail, ou la grandeur du temps de travail nécessaire, il va de soi que plus le capital variable est grand, plus grande est la masse de valeur et de survaleur produites. Si la limite de la journée de travail est donnée, de même que la limite de sa composante nécessaire, il est manifeste que la masse de valeur et de survaleur qu'un capitaliste individuel produit dépendra exclusivement de la masse de travail qu'il met en mouvement. (Id. p.342)

La masse de survaleur est directement proportionnelle au capital variable anticipé. La troisième loi peut s'écrire aussi de la manière suivante :

pour une valeur donnée et un degré d'exploitation de la force de travail de grandeur égale, les masses de valeur et de survaleur produite par différents capitaux sont directement proportionnelles aux grandeurs des composantes variables de ces capitaux, c'est-à-dire aux parties de ceux-ci converties en force de travail vivante. (Id. p.343)

La source de la nouvelle valeur - ajoutée - c'est la classe prolétarienne !

SOUSSION FORMELLE ET REELLE DU TRAVAIL AU CAPITAL

Jusqu'ici nous avons fait allusion à l'extorsion de survaleur absolue qui caractérise le procès de travail formellement soumis au capital, mais qui ne s'éteint pas dans la phase du procès de travail réellement soumis au capital.

"Si la production de la plus-value absolue correspond à la soumission formelle du travail au capital, celle de plus-value relative correspond à la soumission réelle du travail au capital. (...) Si l'on considère à part chacune des formes de plus-value, absolue et relative, celle de la plus-value absolue précède toujours celle de la plus-value relative. Mais à ces deux formes de plus-value correspondent deux formes distinctes du travail au capital ou deux formes distinctes de production capitaliste, dont la première ouvre toujours la voie à la seconde, bien que cette dernière, qui est la plus développée des deux, puisse ensuite constituer à son tour la base pour l'introduction de la première dans de nouvelles branches de production." (Marx - "Un chapitre inédit du Capital", éd. 10/18, p.201)

Ceci, de façon sommaire, sur les relations déterminées historiquement entre survaleur absolue et relative dont voici les définitions :

"J'appelle soumission formelle du travail au capital la forme qui repose sur la survaleur absolue, parce qu'elle ne se distingue que formellement des modes de production antérieurs sur la base desquels elle surgit spontanément (ou est introduite), soit que le producteur immédiat continue d'être son propre employeur, soit qu'il doive fournir du surtravail à autrui." (Id. p.202)

Et aussi

"...le mode de production spécifiquement capitaliste connaît encore d'autres modes d'extorsion de survaleur, mais, sur la base d'un mode de production préexistant, c'est-à-dire un mode donné de la force productive du travail, et du mode de travail correspondant au développement de cette force productive, la survaleur ne peut être extorquée qu'en prolongeant la durée du temps de travail, sous forme de la survaleur absolue. La soumission formelle du travail au capital ne connaît donc que cette seule forme de production de survaleur." ("CL p.195)

La forme du procès de travail correspondant à la production de la survaleur absolue est la coopération manufacturière, c'est-à-dire l'unification dans le temps et dans l'espace des facteurs humains et instrumentaux de la production précapitaliste précédemment éparpillés.

Il est normal que le capital se soumette le procès de travail tel qu'il existe, c'est-à-dire sur la base des procès de travail développés par les différents modes de production archaïques. Le capital se soumet donc un procès de travail préexistant et déterminé; par exemple, le travail artisanal ou la petite agriculture paysanne autonome. Les seules transformations que l'on puisse enregistrer dans le procès de

travail traditionnel, soumis au commandement du capital, ce sont les conséquences progressives de la soumission, désormais réalisée par le capital, des procès donnés et traditionnels du travail. Le contenu du procès réel de travail et la technique en vigueur ne changent pas non plus du fait que l'intensité et la durée du travail augmentent, et que le travail s'ordonne et se déroule de manière plus suivie sous l'œil intéressé du capitaliste. Ils sont bien plutôt en contraste frappant avec le mode de production spécifiquement capitaliste (travail à une grande échelle, etc.), celui-ci se développant à mesure qu'on augmente la production capitaliste, qui révolutionne progressivement la technique du travail et le mode d'existence réel de l'ensemble du procès de travail en même temps que les rapports entre les divers agents de la production. C'est justement par opposition au mode de production capitaliste pleinement développé que nous appelons soumission formelle du travail au capital, la subordination au capital d'un mode de travail tel qu'il était développé avant que n'ait surgit le rapport capitaliste." (Id. p.194)

L'apparition du MP spécifiquement C, soumission réelle du travail au capital, est la condition pour l'extorsion de la survalueur relative.

"En se développant, les forces de production de la société, ou forces productives du travail, se socialisent et deviennent directement sociales (collectives), grâce à la coopération, la division du travail au sein de l'atelier, l'emploi du machinisme, et en général, la transformation que subit le procès de production grâce à l'emploi conscient des sciences naturelles, de la mécanique, de la chimie, etc. appliquées à des fins technologiques déterminées, et grâce à tout ce qui se rattache au travail effectué à une grande échelle, etc. (Seul ce travail socialisé est en mesure d'appliquer les produits généraux du développement humain - par exemple les mathématiques - au procès de production immédiat, le développement de ces sciences étant à son tour déterminé par le niveau atteint par le procès de production matériel.) Tout ce développement de la force productive du travail socialisé, de même que l'application au procès de production immédiat de la science, ce produit général du développement social, s'opposent au travail plus ou moins isolé et dispersé de l'individu particulier et ce, d'autant que tout se présente directement comme force productive du capital, et non comme force productive du travail, que ce soit celle du travailleur isolé, des travailleurs associés dans le procès de production ou même d'une force productive du travail qui s'identifierait au capital. (Id. pp.199-200)

La soumission réelle du travail au capital se développe dans toutes les formes qui produisent de la survalueur relative, à la différence de la survalueur absolue.

La soumission réelle du travail au capital s'accompagne d'une révolution complète (qui se poursuit et se renouvelle constamment) du mode de production de la productivité du travail et des rapports entre capitalistes et ouvriers. La soumission réelle du travail au capital va de pair avec la transformation du procès de production que nous venons de mentionner : développement des forces de la production sociale du travail et grâce au travail à une grande échelle, application de la science et du machinisme à la production immédiate. D'une part le mode de production capitaliste - qui à présent apparaît véritablement comme un mode de production sui generis donne à la production matérielle une forme différente ; d'autre part cette modification de la forme matérielle constitue la base pour le développement des rapports capitalistes, qui exigent donc un niveau déterminé d'évolution des forces productives pour trouver leur forme adéquate. (Id. pp.218-219)

MP spécifiquement C = coopération à grande échelle (grande industrie) + application de la Science et du machinisme à la production immédiate (formation d'un procès de travail s'appuyant sur une technologie spécifiquement capitaliste).

"C'est comme système articulé de machines de travail qui ne reçoivent leur mouvement que d'un automate central par l'entremise de la machinerie de transmission que l'exploitation mécanisée a sa configuration la plus développée."

(Marx - "Le Capital" Livre 1, E.S., p.428)

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR RELATIVE : CONCEPT.

Après la nécessaire transition, on arrive à la quatrième section dédiée à la production de la survalueur relative. Son premier chapitre, le dixième, a pour titre : "Concept de la survalueur relative". Si l'on suppose

la journée de travail constante, la survaleur relative est la diminution du travail nécessaire, donc l'accroissement du surtravail. On peut obtenir, de façon épisodique, une diminution du travail nécessaire par la compression du salaire de l'ouvrier au-dessous de la valeur de sa force de travail.

Malgré le rôle important que joue cette méthode dans le mouvement réel du salaire, elle est ici exclue par notre hypothèse que les marchandises, donc aussi la force de travail, sont achetées et vendues à leur entière valeur. Ceci une fois supposé, il n'est pas possible que le temps de travail nécessaire à la production de la force de travail ou à la reproduction de sa valeur diminue du fait d'une baisse du salaire du travailleur au-dessous de la valeur de sa force de travail ; cela n'est possible que si cette valeur elle-même baisse. Pour une longueur donnée de la journée de travail, l'allongement du surtravail doit nécessairement découler du raccourcissement du temps de travail nécessaire et non, à l'inverse, le raccourcissement du travail nécessaire du rallongement du surtravail (id. p.353).

Or, le raccourcissement du temps de travail nécessaire à la reproduction de la valeur de la force de travail est possible si l'on accroît la force productive du travail. Cela grâce à

...une modification dans le procès de travail qui fait, que le temps de travail requis socialement pour la production d'une marchandise est raccourci, et donc qu'un plus petit quantum de travail acquiert la force de produire un plus grand quantum de valeurs d'usage. Donc, alors que dans le cas de la production de survaleur sous la forme considérée jusqu'à présent, le mode de production était supposé donné, il n'est nullement suffisant, pour la production de survaleur par transformation de travail nécessaire en surtravail, que le capital s'empare simplement du procès de travail dans la configuration qu'en lègue l'histoire, ou qu'il a hic et nunc, et se contente d'allonger sa durée. Il faut qu'il bouleverse les conditions techniques et sociales du procès de travail, donc le mode de production proprement dit, afin d'augmenter la force productive du travail, de faire baisser la valeur de la force de travail par cette augmentation de la force productive du travail et de raccourcir ainsi la part de la journée de travail nécessaire à la reproduction de cette valeur. (...)

Pour faire baisser la valeur de la force de travail, il faut que la hausse de la force productive affecte des branches d'industrie dont les produits déterminent la valeur de la force de travail, par conséquent : ou bien appartiennent à la sphère des moyens de subsistance habituels ou bien peuvent les remplacer. (...)

L'accroissement de la force productive et la baisse corrélative du prix des marchandises dans les industries qui fournissent les moyens et matériaux de travail en vue de la production des moyens de subsistance nécessaires font donc baisser aussi la valeur de la force de travail. (Id. pp.354-355).

La section II de la production capitaliste - moyen de consommation de toutes les classes - fournit des marchandises qui rentrent dans la consommation individuelle de la classe ouvrière. L'accroissement de la force productive, qui se répercute sur les parties variable ou constante d'une portion du capital employé dans la section II, diminue la valeur de la force de travail sociale employée dans la production globale, y compris dans celle de la section I (dite des moyens de production). A travers l'usage de la force de travail intensifié par l'élévation de la force productive, le capitaliste obtient deux avantages étroitement liés. Diminution de la valeur des marchandises, y compris la marchandise productrice de nouvelle valeur, la force de travail de l'ouvrier.

La baisse de la valeur de la force de travail – à journée de travail constante - augmente d'autant la survaleur relative. Le taux général de survaleur s'accroîtra.

En résumant :

La valeur des marchandises est inversement proportionnelle à la force productive du travail. (...).

Inversement, la survaleur relative est directement proportionnelle à la force productive du travail. (...)

La valeur absolue de la marchandise est en fait indifférente au capitaliste qui la produit. Seule l'intéresse la survaleur contenue en elle et réalisable dans la vente.

(Id. pp.359-360)

Le capital doit, donc, nécessairement accroître continuellement la force productive du travail.

L'économie de travail par le développement de la force productive du travail ne vise donc absolument pas, dans la production capitaliste, à raccourcir la journée de travail. Elle ne vise qu'à raccourcir le temps de travail nécessaire à la production d'un quantum déterminé de marchandises. (...)

Il n'est même pas exclu que sa journée de travail soit dans le même temps allongée (...)

Le développement de la force productive du travail, au sein de la production capitaliste, vise à raccourcir la partie de la journée de travail où le travailleur doit travailler pour lui-même, mais c'est précisément pour allonger l'autre partie de la journée de travail, celle où il peut travailler gratuitement pour le capitaliste (Id. pp. 360-361).

Voilà enlevé le premier membre de la mystification capitaliste selon laquelle le MPC réduirait progressivement, avec le passage à la soumission réelle, la journée de travail jusqu'à la « libération » de l'ouvrier des chaînes du travail salarié. Marx affirme la coexistence, en même temps dans le même espace, de la survalueur absolue et relative,

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR RELATIVE: COOPERATION.

Dans le chapitre XI : "Coopération", on expose la première cause du développement de la force productive du travail pour le capital.

"Qu'un nombre important d'ouvriers travaillent dans le même temps, dans le même espace (ou si l'on veut, dans le même champ de travail) à la production de la même sorte de marchandise, sous le commandement du même capitaliste, voilà ce qui constitue le point de départ tant historique que conceptuel de la production capitaliste." (Id. p.362).

L'expression de la coopération, Si l'on se réfère au mode de production en soi, est la manufacture. Elle correspond à la phase de la soumission formelle du travail au capital et se différencie uniquement quantitativement de l'atelier du maître artisan. A ce stade du MPC il y a une modification de la masse de survalueur créée par un capital donné mais cela

ne change rien en lui-même au taux de survalueur ou au taux d'exploitation de la force de travail (...) Et pourtant, à l'intérieur de certaines limites, il se produit une modification. (Id. pp.362-363).

La modification dont il est question correspond à la première augmentation de la force Productive du travail. Elle consiste dans la Compensation des différences des grandeurs individuelles du travail objectivé dans la valeur. La comparaison du travail des individus est mise en œuvre par la concentration planifiée dans un même espace et pendant un même temps des forces de travail nécessaires pour une production de valeur déterminée. Ainsi

...il est clair en tout cas que la journée de travail globale d'un plus grand nombre de travailleurs employés en même temps, divisée par le nombre de travailleurs, fait une journée de travail moyenne.

Même quand le mode de travail reste identique, l'emploi simultané d'un nombre important de travailleurs entraîne une révolution dans les conditions matérielles du procès de travail (..) Des moyens de production usés collectivement transmettent à chaque produit singulier une plus petite portion de valeur, d'une part parce que la valeur globale qu'ils transmettent se répartit en même temps sur une plus grande masse de produit, d'autre part parce qu'en comparaison avec les moyens de production isolés, ils entrent dans le procès de production avec une valeur certes plus grande dans l'absolu, mais relativement moindre si l'on considère leur champ d'action. Une portion de la valeur du capital constant se trouve ainsi abaissée, et donc aussi, proportionnellement à sa grandeur, la valeur globale de la marchandise. (...) Cette économie dans l'emploi des moyens de production provient uniquement du caractère collectif de leur consommation dans le procès de travail d'un grand nombre. (Id. PP.363-364-365)

L'emploi social des moyens de travail correspond à un procès de travail qui n'est pas encore social, étant l'addition de modes de travail individuels.

En tout état de cause, on doit considérer l'économie des moyens de production sous un double point de vue. D'une part, dans la mesure où elle diminue le prix des marchandises et par là même fait baisser la valeur de la force de travail. D'autre part, dans la mesure où elle transforme le rapport de la survalueur au capital avancé, c'est-à-dire au total-valeur de ses composants constants ou variables. (...)

Cette forme de travail où un grand nombre de travailleurs travaillent de façon planifiée, les uns à côté des autres ou les uns avec les autres dans le même procès de production, ou dans des procès de production différents mais reliés les uns aux autres, s'appelle la coopération.

(Id. p.366)

La force productive dégagée - force de masse - sera nécessairement supérieure à la somme mécanique des forces productives des travailleurs individuels. La coopération est une force productive intensifiée. L'élan d'émulation des producteurs est un effet "bénéfique" ultérieur de la coopération puisque le contact social augmente le rendement individuel. En outre, la coopération simple, c'est-à-dire l'accomplissement coordonné de la même opération ou d'opérations du même genre, fait en sorte que l'objet de travail parcourt le même espace en un temps inférieur. La coopération complexe, c'est-à-dire l'accomplissement coordonné de différentes opérations, permet de développer encore davantage la force productive en réduisant ainsi le temps de travail nécessaire pour fabriquer le produit global. Sur la base d'un procès de travail complexe, où de différentes parties du produit séparées dans l'espace mûrissent en même temps, le capital peut supporter beaucoup mieux les moments critiques de la production.

Dans de nombreuses branches de production, il y a des moments critiques, c'est-à-dire des périodes déterminées par la nature du procès de travail lui-même, pendant lesquels on doit atteindre des résultats de travail précis.

[Tondre un troupeau de moutons, faucher et engranger du blé]. (...)

Comparé à une somme d'égale grandeur de journées de travail individuelles isolées, la journée de travail combinée produit de plus grandes masses de valeur d'échange et diminue ainsi le temps de travail nécessaire à la production d'un effet utile déterminé. Que, dans le cas donné, elle détienne cette force productive accrue parce qu'elle accroît les potentialités mécaniques du travail ou parce qu'elle étend sa sphère d'action dans l'espace, ou qu'elle rétrécit le champ spatial de production proportionnellement à l'échelle de la production, ou qu'au moment critique elle libère beaucoup de travail en peu de temps, ou qu'elle attise l'esprit de compétition des individus et tend leurs esprits vitaux ou qu'elle marque les opérations analogues d'un grand nombre de travailleurs du sceau de la continuité et de la diversité, ou qu'elle exécute différentes opérations en même temps ou qu'elle rentabilise les moyens de production grâce à leur usage collectif, ou qu'elle confère au travail individuel le caractère de travail social moyen, quel que soit le facteur, la force productive spécifique de la journée de travail combinée est force productive sociale du travail ou force productive du travail social. (Id. p.370).

L'ouvrier individuel devient ouvrier partiel étranger au cadre productif général. Il se configure comme une partie de l'ensemble des ouvriers formant l'ouvrier social, c'est-à-dire la force productive du capital arrivée à sa maturité avec la soumission réelle. L'échelle de la coopération est directement proportionnelle à la taille du capital individuel, constant et variable. Le procès de travail peut se modeler à l'image du capital grâce à un accroissement de la coopération mais seulement en présence d'une grandeur minimale établie pour chaque capital individuel. Historiquement le capital, même si sa grandeur est encore réduite, permet la soustraction du capitaliste au travail manuel (soumission formelle). Au fur et à mesure que le capital, s'autovalorisant par l'élargissement de l'extorsion de survaleur, peut intensifier le procès de travail à travers la coopération, ce dernier se transforme en acquérant une physionomie conforme à l'être du capital (soumission réelle). La socialisation du mode de travail est l'expression de la coopération grandissante. Mais il s'agit d'une socialisation capitaliste - produit et fonction de l'exploitation - dirigée despotiquement par le commandement autoritaire du capital, toujours plus absolu et articulé en une vaste rangée de surveillants et toujours moins justifiée « naturellement » par le contenu de la production : la valeur d'usage. La coopération est l'expression, dans son contenu, de la concentration des efforts d'un certain nombre de travailleurs et, dans sa forme, des modes de production successifs. Les sociétés précapitalistes - depuis celle fondée sur la propriété commune des conditions de la production jusqu'à la féodalité, fondée sur le servage, en passant par la division du travail de l'esclavage - ont connu la coopération et son élargissement progressif mais elle était appliquée de façon sporadique et limitée.

Face à ces deux dernières formes [l'économie paysanne et l'artisanat indépendant], la coopération capitaliste n'apparaît pas comme une forme historique particulière de la coopération, mais c'est la coopération elle-même qui apparaît comme une forme historique propre au procès de production capitaliste, que lui donne sa spécificité historique. (Id. p.376)

La socialisation du procès de travail dans son ensemble est une exclusivité du MPC ; ici la coopération n'est plus confinée dans des secteurs particuliers de la production.

La coopération demeure la forme fondamentale du mode de production capitaliste, bien que sa figure simple y apparaisse elle-même comme une forme particulière à côté des formes plus développées. (Id.p.377)

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR RELATIVE: DIVISION DU TRAVAIL ET MANUFACTURE.

Le contenu du chapitre XII est la manufacture : la forme de la coopération capitaliste adéquate à la soumission formelle. Le chapitre XIII est consacré à la grande industrie : la forme de la coopération capitaliste dans la soumission réelle.

La coopération fondée sur la division du travail se donne sa figure classique dans la manufacture. Elle prédomine comme forme caractéristique du procès de production capitaliste pendant la période manufacturière proprement dite, qui dure en gros du milieu du XVIème siècle jusqu'au dernier tiers du XVIIIème. (Id. p.378).

A l'origine, la manufacture se présente comme une combinaison de métiers différents et autonomes, ou bien comme emploi simultané de plusieurs travailleurs exécutant la même tâche. On est encore dans le domaine de la coopération simple. Au moment où la division accidentelle du travail se répète, elle se cristallise en division du travail systématique. Mais dans ses deux étapes la manufacture est un mécanisme de production dont les organes sont des hommes et où la production reste artisanale, fondée sur le métier et avec une base technique restreinte. La manufacture est une espèce particulière de coopération même si pendant la période de sa domination la coopération devient pleinement capitaliste et complexe.

Du point de vue du procès de travail, on définira la manufacture : ouvrier global combiné (ouvriers partiels unilatéraux coordonnés) plus instrumentation différenciée et spécialisée. L'ouvrier partiel formé dans la manufacture accroît son adresse dans l'exécution de la tâche préfixée et particulière qu'on lui a assignée. La cristallisation des opérations les rend automatiques, en réduisant le temps nécessaire pour les accomplir. Les pores de la journée de travail du vieil artisan - dus à la nécessité d'interrompre une opération pour entreprendre la suivante - se bouchent au fur et à mesure que la tâche se simplifie favorisant une croissante spécialisation des machines employées. Du point de vue du procès de valorisation le déroulement historique de la manufacture provoque :

1. Une dépense accrue de la force de travail dans un temps donné, donc un accroissement de l'intensité du travail.

2. Une diminution de la consommation improductive de force de travail avec une augmentation parallèle de la productivité. Soulignons le fait que déjà pendant la manufacture se développe l'extorsion de survalueur relative par le biais d'un accroissement de l'intensité et de la productivité du travail dû à la répétition continue de l'opération spécifique de l'ouvrier partiel. Les deux formes fondamentales de la manufacture sont l'hétérogène et l'organique.

La manufacture est articulée selon deux formes fondamentales qui se mêlent certes occasionnellement, mais qui constituent deux types essentiellement différents, et qui jouent notamment un rôle extrêmement différent, ultérieurement, au moment de la transformation de la manufacture en grande industrie mécanisée. Ce double caractère naît de la nature de l'ouvrage manufacturé proprement dit. Ou bien celui-ci est constitué par simple assemblage mécanique de produits partiels autonomes [forme hétérogène], ou bien il doit sa configuration finale à une suite de procès et de manipulations liées les unes avec les autres. (Id. pp.384-385)

Le premier type est la forme primitive de la manufacture. Le rapport entre le produit achevé et ses différents éléments laisse au hasard la combinaison des ouvriers partiels dans la même fabrique.

Le deuxième type de manufacture, qui est en même temps sa forme accomplie, produit des ouvrages qui parcourent des phases de développement liées les unes aux autres, une suite de procès graduels... (Id. p.386)

Dans le deuxième type

De leur postposition chronologique, les différentes phases du procès sont passées à une juxtaposition spatiale. D'où une livraison de davantage de marchandises finies dans le même laps de temps. (Id. p.388)

Dans le premier type, au contraire, la conduction combinée de type manufacturière est avantageuse uniquement dans des situations exceptionnelles.

L'unicité dans la production dans la fabrique organique impose une quantification précise et pondérée des temps des différentes séquences du procès de travail. Les travaux particuliers commencent à dépendre directement l'un de l'autre.

Il est clair que cette interdépendance immédiate des travaux, donc des travailleurs, contraint chacun en particulier à n'utiliser que le temps nécessaire à sa fonction, ce qui crée une toute autre continuité, uniformité et régularité, un tout autre ordre et notamment une toute autre intensité du travail par rapport à l'artisanat indépendant ou même à la coopération simple. (Id.p.388).

La période manufacturière, qui bientôt énonce comme principe conscient la diminution du temps de travail nécessaire à la production des marchandises, développe aussi, sporadiquement, l'emploi des machines, en particulier pour certains procédés initiaux simples qui doivent être exécutés de façon massive et avec une grande dépense de force. (Id. p.391).

Mais

La machinerie spécifique de la période manufacturière demeure le travailleur global lui-même, constitué par la combinaison d'un grand nombre de travailleurs partiels. (Id. p.392).

Quand la productivité augmente, c'est grâce à la "machinerie" humaine.

L'habitude d'une fonction unilatérale le transforme [l'ouvrier] en organe de celle-ci agissant avec une sûreté naturelle, tandis que la connexion du mécanisme global le contraint à fonctionner avec la régularité d'une pièce de machine. (...)

Ainsi, la manufacture produit, dans chaque métier dont elle se saisit, une classe d'ouvriers dits non qualifiés qui étaient rigoureusement exclus de l'industrie artisanale des métiers. (Id. pp.393-394).

Aux côtés d'une masse grandissante de non qualifiés, il existe une quantité encore importante - étant donné la nature du procès de travail - d'exécuteurs qualifiés de fonctions complexes et élevées. C'est la formation d'une hiérarchie des forces de travail.

Pour ces derniers [les non qualifiés], les frais d'apprentissage sont totalement supprimés, pour les premiers [les qualifiés], ils diminuent par rapport à ceux de l'artisan, par suite de la simplification de la fonction.

La relative dévalorisation de la force de travail qui naît de la disparition ou de la diminution des frais d'apprentissage implique immédiatement une valorisation plus élevée du capital, car tout ce qui diminue le temps nécessaire à la reproduction de la force de travail élargit le domaine du surtravail. (...)

Nous avons examinés dans un premier temps l'origine de la manufacture, puis ces éléments simples, le travailleur partiel et son outil, enfin son mécanisme global. Nous allons aborder maintenant, brièvement, le rapport entre la division manufacturière du travail et la division sociale du travail, qui est la base universelle de toute production marchande. (Id. pp.394-395)

La première division sociale du travail s'opère spontanément dans la famille et dans la tribu suivant des paramètres purement physiologiques. Elle se complique avec l'échange de produits comme marchandises entre familles et tribus.

Là où c'est la division physiologique du travail qui constitue le point de départ, ce sont les différents organes particuliers d'une totalité immédiatement cohérente qui se séparent les uns des autres, se dissocient - l'échange de marchandises avec des communautés étrangères donnant l'impulsion principale à ce processus de dissociation - et s'autonomisent jusqu'au point où la liaison entre les différents travaux se fait par la médiation de l'échange marchand des produits. Dans le premier cas, il s'agit de désautonomisation de gens qui auparavant étaient autonomes, dans le deuxième cas, d'autonomisation de gens qui auparavant ne l'étaient pas.

(Id. p.396).

Le mouvement d'autonomisation de la valeur subjuguée, au début, les communautés primitives à sa propre loi. Ensuite, avec l'instauration du royaume de l'échange et des marchandises, elle fournit la base de l'indépendance réciproque des molécules de la société. Dialectiquement, la destruction de la valeur permettra la réunification de la communauté humaine libérée définitivement de la dépendance vis-à-vis de la marchandise.

Le fondement de toute division du travail évoluée, médiatisée par l'échange des marchandises, est la séparation entre la ville et la campagne. On peut dire que toute l'histoire économique de la société se résume dans le mouvement de cette opposition. (...) De même que la condition matérielle de la division du travail au sein de la manufacture est la présence d'un certain nombre de travailleurs employés simultanément, de même la division de travail au sein de la société a pour condition une population importante et dense (...) [et aussi] des moyens de communication développés. (...) Etant donné que la production et la circulation des marchandises sont la condition générale du mode de production capitaliste, la division manufacturière du travail requiert que la division sociale du travail ait déjà mûri jusqu'à un certain degré de développement. Inversement, la division manufacturière du travail développe et multiplie en retour la division sociale du travail (Id. pp.396-397).

La division sociale du travail est médiatisée par l'achat et la vente des produits des différentes branches de travail.

(Id. pp.399-400).

Comme une toile d'araignée le MPC s'étend, depuis la division manufacturière du travail, en occupant tous les interstices de la société, en approfondissant et en remodelant la répartition sociale du travail. La relation entre manufacture et société se fonde aussi sur leur antagonisme.

La division manufacturière du travail suppose la concentration des moyens de production entre les mains d'un capitaliste, et la division sociale du travail suppose le partage des moyens de production entre de nombreux producteurs de marchandises, indépendants les uns des autres. (Id. p.400).

L'entreprise individuelle produit suivant un plan et sous l'autorité inconditionnée du capitaliste. A l'extérieur de l'unité de production, dans la société, l'équilibre est obtenu à posteriori, à travers le choc sur le marché des valeurs fabriquées par les différents capitaux individuels concurrents.

..l'anarchie de la division sociale et le despotisme de la division manufacturière du travail sont la condition l'un de l'autre dans la société du mode de production capitaliste...

(Id. p.401)

L'opposition entre anarchie sociale et despotisme d'entreprise est exacerbée dans la société du capital. Elle était inconnue ou atténuée dans les sociétés pré-capitalistes ; elle sera éliminée dès que le MPC s'écroulera sous les coups de la révolution communiste. Après avoir éclairé les liens entre division manufacturière et division sociale du travail, Marx reprend l'étude du caractère capitaliste de la manufacture. La manufacture et ses lois techniques sont une création spécifique et une expression primordiale du capital. Pendant la période de la manufacture l'expropriation s'accomplit du savoir-faire de l'ouvrier partiel qui désormais produira des marchandises uniquement s'il est une composante de la manufacture.

Si, à l'origine, le travailleur vendait sa force de travail au capital parce que lui manquaient les moyens matériels de produire une marchandise, désormais sa force de travail individuelle n'est plus elle-même d'aucun service si elle n'est pas vendue au capital. Elle ne fonctionne plus que dans un système de connexion qui n'existe lui-même qu'après qu'elle a été vendue, dans l'atelier du capitaliste. (Id. p.406).

L'intelligence et l'adresse professionnelles de l'individu s'évaporent pour se condenser dans le capital contre les producteurs.

L'un des produits de la division manufacturière du travail est de leur [aux travailleurs partiels] opposer les potentialités spirituelles du procès matériel de production comme une propriété d'autrui et un pouvoir qui les domine. Ce processus de scission commence dans la coopération simple, là où le capitaliste représente face aux travailleurs singuliers l'unité et la volonté du corps de travail social. Il se développe dans la manufacture qui mutile l'ouvrier en en faisant un travailleur partiel. Il s'achève dans la grande industrie qui sépare la science, en tant que potentialité productive autonome, du travail, et la met de force au service du capital. (Id. pp.406-407).

La force productive quitte l'ouvrier individuel pour se concentrer dans le capital. Dramatiquement, avec l'approfondissement du MPC, la diminution intellectuelle de l'ouvrier se mélange avec son affaiblissement physique. La pathologie industrielle naît à la racine de la vie de l'individu.

En tant que forme spécifiquement capitaliste du procès social de production – et, sur les bases préexistantes, elle ne pouvait pas se développer autrement que sous la forme capitaliste - elle [la division manufacturière du travail] n'est qu'une méthode particulière pour produire de la survalueur ou pour

élever au dépens des travailleurs cette autovalorisation du capital qu'on appelle encore richesse sociale, Wealth of Nations, etc. Non seulement elle développe la force productive sociale du travail en faveur du capitaliste, et non du travailleur, mais elle le fait en mutilant le travailleur individuel. Elle produit de nouvelles conditions de domination du capital sur le travail. Ainsi donc, si elle apparaît d'une part comme un progrès historique et un moment nécessaire dans le développement de la formation économique de la société, elle apparaît d'autre part comme un moyen d'exploitation raffiné et civilisé. (Id. p.410).

Pour Marx déjà dans la période de la manufacture le capital poursuit l'extorsion de la survalueur relative sur la base d'une force productive accrue du travail social. Mais cette extorsion se heurte à des obstacles dont le plus grand est la résistance des ouvriers qualifiés, mâles et adultes. Ils s'opposent à la dévalorisation de la marchandise force de travail en s'appuyant au fait que

...il faut toujours un temps d'apprentissage assez long pour les travaux de détail plus difficiles, et même là où il est superflu, les ouvriers le préservent jalousement. (Id. p.414)

Pour en briser l'insubordination, le patron emploie dans la fabrique des forces de travail plus faibles, comme les femmes et les enfants. Le deuxième obstacle est la base technique artisanale et domestique rurale où se greffe la manufacture : à un certain moment elle devient trop étroite pour satisfaire le besoin de valorisation qu'elle-même alimente.

La production capitaliste ne peut pas se stabiliser, il lui faut s'accroître et se développer, sinon elle est condamnée à périr. (Engels - Préface de 1892 à "La situation de la classe laborieuse en Angleterre", ES. p. 397)

Animée et poussée par l'être du capital, la manufacture contient le dépassement de la base technique et domestique rurale : la réalisation des instruments de travail, d'appareils mécaniques complexes.

C'est ce produit de la division manufacturière du travail qui a produit à son tour : les machines. Celles-ci abolissent l'activité artisanale en tant que principe régulateur de la production sociale. Ainsi, d'une part, se trouve éliminée la base technique de l'annexion à vie du travailleur à une fonction partielle. Mais d'autre part les bornes, que ce même principe imposait encore à la domination du capital, sont renversées à leur tour.

(Marx – Le Capital Livre I, ES. p.415).

LA PRODUCTION DE LA SURVALEUR RELATIVE : MACHINERIE ET GRANDE INDUSTRIE

La clé du dépassement du procès de travail de la manufacture réside dans le développement de la machinerie, objet du XIIIème chapitre.

Mais telle n'est pas non plus, en aucun cas, la finalité de la machinerie utilisée de manière capitaliste. Semblablement à tout autre type de développement de la force productive du travail, elle est censée rendre les marchandises meilleur marché et raccourcir la partie de la journée de travail dont l'ouvrier a besoin pour lui-même, afin d'allonger l'autre partie de sa journée de travail, celle qui se donne pour rien au capitaliste. Elle est un moyen pour produire de la survalueur. (Id. p.416)

Le capital est indifférent à la valeur totale de la marchandise, il est attiré exclusivement par la quantité de survalueur extorquée au seul facteur de la production capable de le fournir : la force de travail. Il est possible de réduire le temps de travail nécessaire à la reproduction de la marchandise force de travail en fabriquant les biens qui contribuent à son entretien en moins de temps. Dans ce sens les machines occupent une place décisive : elles permettent de reproduire à moindre coût les marchandises qui rentrent, directement ou indirectement, dans la reconstitution de la force productive de l'ouvrier. Comme la manufacture, la grande industrie contribue à la dévalorisation de la force de travail pour accroître la valorisation du capital, mais il existe entre elles une importante différence :

Dans la manufacture, le point de départ du bouleversement du mode de production c'est la force de travail, dans la grande industrie c'est le moyen de travail...

(Id. p.416).

Au XVIIIème siècle, le moyen de travail se modifie : l'instrument devient machine.

Toute machinerie développée se compose de trois parties essentiellement différentes, la machine motrice, le mécanisme de transmission et enfin la machine-outil ou machine de travail. La machine motrice agit comme force d'actionnement du mécanisme entier. (...)Le mécanisme de transmission (...) règle le mouvement, en modifie la forme là où c'est nécessaire, (...) le distribue et le transmet à la machinerie-outil. Ces deux parties du mécanisme n'existent que pour communiquer le mouvement à la machine-outil ; grâce auquel celle-ci s'empare de l'objet de travail et le transforme comme il convient. C'est de cette partie de la machinerie, la machine-outil, qu'est partie la révolution industrielle du XVIIIème siècle. Elle sert toujours et encore de point de départ chaque fois que l'on passe d'une exploitation artisanale ou manufacturière à une exploitation mécanisée. (Id. p.418).

Le cœur de la révolution industrielle du XVIIIème siècle réside dans la transmission de l'instrument, au sens propre, de l'homme à un mécanisme. Au simple instrument succède, historiquement, une machine. L'homme demeure toujours le premier moteur mais comme conducteur du réel opérateur, comme surveillant et correcteur des erreurs de la machine et, en un premier temps, comme force motrice purement mécanique. Avant la période de la grande industrie

Pendant la période manufacturière, et sous forme sporadique, longtemps auparavant, ils [les instruments de travail] tendent partiellement à devenir des machines, mais ils ne révolutionnent pas le mode de production. (Id.pp.420-421).

Quand un certain degré de maturation des forces productives est atteint, le visage du MPC change profondément en s'appuyant sur la nouvelle potentialité du procès de travail. La base technique inadéquate à la force productive spontanément, naturellement, libérée par la manufacture, provoque un conflit, technique aussi. En parallèle, le mode de production dominant établit la direction des forces productives intensifiées et, par conséquent, le changement du procès de travail.

La machine, qui est à la base de la révolution industrielle, remplace l'ouvrier manipulant son outil singulier, par un mécanisme qui opère en une fois avec quantité de ces outils ou d'outils de même espèce, et qui est mû par une seule force d'actionnement, quelle qu'en soit la forme. Nous avons ici la machine, mais seulement comme élément simple de la production mécanique.

C'est seulement après que les outils eurent été transformés d'outils de l'organisme humain en outils d'un appareil mécanique, la machine-outil, que la machine motrice acquit aussi une forme autonome, totalement affranchie des limites de la force humaine. La machine-outil isolée, que nous avons examinée jusqu'à présent, tombe par là même au rang de simple élément de la production mécanisée. Désormais une machine motrice pouvait actionner simultanément de nombreuses machines de travail. La machine motrice croît avec le nombre des machines de travail mises simultanément en mouvement, et le mécanisme de transmission s'agrandit pour devenir un vaste appareil. (Id. p.424)

Historiquement, le bouleversement du moyen de travail commence par la machine opératrice, pour ensuite impliquer la machine motrice et se refléter sur le mécanisme de transmission. Une complexe machinerie se forme, toujours plus éloignée de l'impulsion humaine directe de par son étendue et le perfectionnement des moyens de travail. Dans la fabrique, c'est-à-dire dans l'atelier fondé sur l'emploi des machines, on rencontre les deux mêmes stades qui caractérisent le développement de la manufacture : coopération simple et coopération complexe. La coopération simple est, dans la période de la grande industrie, l'agglomération de machines opératrices homogènes œuvrant ensemble simultanément au même endroit. Et ce même si les machines opératrices ne sont que la renaissance mécanisée d'un seul instrument artisanal compliqué ou bien la combinaison d'instruments simples différents ayant acquis dans la manufacture un caractère particulier. Pour que la fabrique existe, une unité technique est nécessaire

...en ce sens que ces nombreuses machines de travail identiques reçoivent simultanément et uniformément leur impulsion du battement de cœur du premier moteur commun, qui leur est transmise par le mécanisme de transmission, lequel leur est aussi en partie commun puisqu'il n'est relié à chaque machine-outil prise séparément que par une ramification de connexions particulières. De même que des nombreux outils forment les organes d'une machine de travail, de nombreuses machines de travail ne forment plus maintenant que les organes semblables d'un même mécanisme moteur. (Id. p.425).

La coopération complexe a lieu, par ailleurs, quand apparaît un système de machines. Il y a un système de machines...

lorsque l'objet de travail parcourt une série continue de procès différents échelonnés qui sont exécutés par une chaîne de machines-outils différenciées mais qui se complètent les unes les autres. La coopération par division du travail, caractéristique de la manufacture, reparait ici, mais cette fois comme combinaison de machines de travail partiel (...) spécifiées dont chacune forme un organe particulier destiné à une fonction particulière dans le système du mécanisme combiné d'outils. (Id. pp.425-426).

La division manufacturière du travail pénètre, au début, la grande industrie même s'il existe immédiatement un écart significatif entre les deux pour ce qui concerne le lien ouvrier- moyen de travail. *Dans la manufacture, les ouvriers doivent, isolément ou en groupe, exécuter chaque procès partiel particulier avec leur outil artisanal. Mais, si le travailleur est approprié au processus, celui-ci est déjà d'avance adapté au travailleur. Ce principe subjectif de la division n'existe pas dans la production mécanisée. Le procès global est analysé ici objectivement, considéré en lui-même, dans ses phases constitutives, et le problème que posent l'exécution de chaque procès partiel et l'interliaison des différents procès partiels est résolu par l'application technique de la mécanique, de la chimie, etc... (Id. p.426).*

Dans la période de la manufacture, la division capitaliste du travail était calquée sur le travail humain, sur le savoir faire et sur le rythme de travail de l'ouvrier même si le capitaliste tendait continuellement la corde de la durée de la journée de travail. Dans la période de la grande industrie, par contre, la division du travail est une fonction du système des machines et de l'application directe de la science à la production. L'ouvrier trouve face à lui l'organisme productif comme condition matérielle déjà prête de la production. Ici il n'est qu'un attribut dépendant du capital fixé dans les machines et dans leur progression objective indépendante de la volonté humaine. La cristallisation du système des machines contre l'homme touche son sommet avec sa propre automation.

Dès lors que la machine de travail exécute tous les mouvements nécessaires à la transformation du matériau brut sans le secours de l'homme et ne réclame plus que son assistance éventuelle, nous avons un système de machinerie automatique, capable cependant de constants perfectionnements dans le détail (...).

C'est comme système articulé de machines de travail qui ne reçoivent leur mouvement que d'un automate central par l'entremise de la machinerie de transmission que l'exploitation mécanisée a sa configuration la plus développée. (Id. pp.427-428).

Ici Marx resserre le cercle mortel de la théorie révolutionnaire sur le capital Avec la prévision de l'automation à l'intérieur de la production capitaliste, la critique communiste du MPC s'accomplit définitivement. Elle est le fossoyeur du capital dans son aspect du passé, du présent et du futur. Contrairement aux affabulations des apologistes de la bourgeoisie, l'exclusion de l'homme du procès de travail n'implique pas l'humanisation du travail mais l'accroissement de la mystification et de l'exploitation.

Il en va de même avec l'introduction de la vapeur et des machines. L'activité de l'ouvrier s'en trouve facilitée, l'effort musculaire épargné, et le travail lui-même insignifiant mais suprêmement monotone. Celui-ci ne lui offre aucune possibilité d'activité intellectuelle et cependant il accapare son attention, au point que pour bien accomplir sa tâche, l'ouvrier ne doit penser à rien d'autre. (Engels - Préface du 15.3.1845 à "La situation de la classe laborieuse en Angleterre", ES. p.166)

La seule utilité que les machines aient eue pour les travailleurs, c'est qu'elles leur ont montré la nécessité d'une réforme sociale qui fasse travailler les machines non pas contre les ouvriers mais pour eux. (Id. p.186).

Après l'analyse des mutations techniques de la production, Marx examine les effets de l'introduction des machines sur le procès de valorisation, c'est-à-dire la transmission de la valeur des machines au produit. Les machines - comme tout autre moyen de travail - ne produisent pas de valeur se limitant à ne transmettre qu'une partie de la leur à la marchandise produite.

Elle [la machine] n'ajoute jamais plus de valeur qu'elle n'en perd en moyenne par son usure. Il y a donc une grande différence entre la machine, comme élément créateur de valeur, et la machine, comme élément créateur de produit.

(Marx - Le Capital Livre I, ES. p.435).

Le volume et la valeur des machines augmentent de façon exorbitante dans la grande industrie : ils renchérissent le produit proportionnellement à leur valeur, mais en mesure inverse à leur usure. Plus le volume des marchandises produites en un temps donné augmente, plus diminue la portion de valeur de la machine transférée dans chaque marchandise et donc, la valeur de cette dernière.

La différence entre la valeur de la machinerie et la portion de valeur transmise à son produit quotidien étant donné, le degré d'enchérissement du produit par cette portion de valeur dépend d'abord de l'importance du produit, pour ainsi dire de sa surface. (Id. p.436).

Comme la manufacture, la grande industrie, en incorporant dans le procès de production d'énormes forces naturelles et les sciences physiques, fournit un "service gratuit" qui accroît la productivité du travail et contribue à la diminution de la valeur individuelle du produit. Dans l'augmentation de l'écart entre usage et usure des machines, la possibilité est comprise de diminuer, dans l'absolu, la valeur individuelle des marchandises même si la partie de celle-ci due au moyen de travail augmente relativement.

La productivité de la machine se mesure donc au degré dans lequel elle remplace la force de travail humaine. (..)

Si l'on considère la machinerie exclusivement comme moyen de rendre le produit meilleur marché, la limite de son utilisation réside dans le fait que la production proprement dite de celle-ci coûte un moindre travail que celui que son utilisation permet de remplacer. (...)

...l'utilisation des machines sera pour lui [le capital] limitée par la différence entre la valeur des machines et la valeur de la force de travail qu'elles remplacent.

(Id. pp.439-440-441).

Dans le MPC, l'introduction de machines n'est pas stimulée par la vague nécessité d'accroître la richesse sociale mais par l'augmentation de la survaleur causée par la plus grande productivité du travail se résolvant en une dévalorisation de la force de travail. Le remplacement de la force de travail par des machines n'est pas le fruit d'une volonté capitaliste de soulager les souffrances des ouvriers, mais de la possibilité offerte par les nouveaux moyens de travail de produire la même quantité de biens ou une quantité supérieure, dans le même temps mais avec un nombre inférieur d'ouvriers (ou égal si la production est supérieure). La proportion entre économie de capital variable anticipé et dépense pour leur achat décide de l'adoption de machines plus efficaces. Des équipements modernes ne seraient pas introduits si, par exemple, ils facilitaient l'action de l'ouvrier sans accroître la productivité du travail ou bien en l'accroissant mais avec une survaleur inférieure à l'investissement effectué. La finalité du capital est son autovalorisation à travers la dévalorisation de la marchandise force de travail.

(à suivre)